AUTOUR

DE

PRINCE CHÉRI

RLIGNE/134/2

PRÉFACE

« Prince-Chéri » ! Certes il l'était, le Maréchal Charles-Joseph, Prince de Ligne, et si l'on feuillette sa correspondance ou plutôt les lettres de ses correspondants, il est facile de constater que dans tous les coins de l'Europe, il s'était fait des amis, des amis sincères, qui lui restèrent fidèles jusqu'à la fin de sa vie.

Une opérette ! N'était-ce pas la seule manière qui convenait pour mettre à la scène un homme dont la vie fut une manière d'opérette ? Un homme qui voyait la vie en rose, faisant des vers et des comédies, s'amusait, savait être sérieux ou sentimental lorsque le moment était venu et qui, même à la guerre, prenait les choses du bon côté. « Il serait joli, mon Charles, que nous eussions ensemble une petite blessure », disait-il à son fils galopant avec lui, la main dans la main, dans une charge contre les Prussiens.

Et si du haut du Parnasse, où il doit s'être arrangé une « planche » comme il le fit un jour au théâtre de Fontainebleau entre le banc des gentilshommes et l'orchestre, Charles-Joseph de Ligne se voit représenté en scène, il doit tressaillir de joie et je n'hésite pas à dire que volontiers, il descendrait du séjour des poètes pour prendre place non dans la salle, mais sur cette scène, car nous savons qu'il adorait jouer la comédie. Il savait mal ses rôles, manquait la réplique et une fois son rôle terminé, il suppliait qu'on ne le fît pas rentrer dans la coulisse !

Et combien il serait heureux de se retrouver dans sa bonne ville de Mons, au milieu de ses soldats, de revoir au théâtre de la Monnaie, la famille d'Hannetaire et plus spécialement, l'excellente Angélique avec laquelle il irait certainement souper à Baudour en fredonnant sur des rythmes français ou viennois, les airs exquis, entraînants, berçants, joyeux, martiaux ou sentimentaux, dont le compositeur de « Prince-Chéri » a si harmonieusement émaillé les trois actes de son œuvre pimpante. Car elle nous fait revivre cette jolie époque, aux mœurs peut-être un peu faciles, où les écarts

paraissent moins grands, parce qu'ils étaient commis avec tant d'élégance et de grâce.

Aussi est-ce avec un plaisir extrême que nous vous présentons le programme de l'opérette « Prince-Chéri », où vous trouverez des pages intéressantes tant sur l'Ordre et son but, que sur le personnage mis en scène, sur ses amis, les demoiselles d'Hannetaire, Sauveur Legros, le comte de Sparre, sur ses résidences favorites de Belœil et de Baudour et sur cette infanterie wallonne, dont le maréchal fit partie et qui était si prisée pour sa valeur.

Il nous reste, en terminant, à exprimer notre reconnaissance à l'animateur de « Prince-Chéri », Lionel Renieu, qui, spontanément, nous a proposé de donner une représentation de la pièce au bénéfice de l'Association des Chevaliers belges de l'Ordre de Malte et d'émettre l'espoir que nombreux seront ceux qui voudront contribuer au succès d'une fête qui sera en même temps un régal artistique et un acte de charité.

ALBERT DE LIGNE

Notice sur l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte

L'Ordre de Saint-Jean, depuis appelé *Ordre de Malte,* fut fondé à Jérusalem vers l'année 1099, par le Bienheureux Gérard, de Martigues en Provence.

Les Religieux de cet Ordre avaient pour mission de soigner les malades d'un hôpital que des marchands de la ville d'Amalfi, dans le royaume de Naples, avaient établi à Jérusalem, vers 1070, sous la protection de Saint-Jean-Baptiste. De là leur vint le nom de « Frères Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ».

Raymond du Puy, gentilhomme provençal, successeur du Bienheureux Gérard, fut le premier Grand Maître de l'Ordre. Ce fut lui qui donna une règle aux Frères, règle qui fut approuvée par le Pape Calixte II, l'an 1120.

Raymond du Puy divisa l'Ordre en trois classes : la première fut choisie parmi les nobles qu'il destina à la profession des armes pour la défense de la foi et la protection des pèlerins; la deuxième fut composée de prêtres ou chapelains, célébrant l'office divin et servant d'aumôniers dans les armées, et la troisième de frères servants aidant les Chevaliers à la guerre.

L'Ordre des Hospitaliers suivant le sort du royaume latin de Jérusalem, se maintint en Palestine jusqu'à la chute de ce royaume en 1291, fixant son siège d'abord à Tyr, puis à Margat et enfin à Saint-Jean d'Acre.

Après l'évacuation de cette dernière ville par les Chrétiens, le Grand Maître Jean de Villiers fixa le siège de l'Ordre à Limisso dans l'Ile de Chypre. Il y resta jusqu'à son transfert dans l'Ile de Rhode qui fut conquise sous le Magistère de Foulques de Villaret (15 août 1308).

C'est par la conquête de cette île que l'Ordre des Hospitaliers, désormais connu sous le nom d'Ordre des Chevaliers de Rhodes, devint souverain.

Après avoir glorieusement repoussé pendant deux siècles toutes les attaques des Musulmans contre leur île, les Hospitaliers, assiégés du 26 juin au 21 décembre 1522 par les armées turques, évaluées à 200,000 combattants, durent céder au nombre après avoir infligé à leurs ennemis une perte de 90,000 hommes.

Soliman II leur accorda capitulation honorable, le droit d'emporter leurs drapeaux, leurs armes et leur artillerie. Il leur fournit des vivres et des vaisseaux pour les conduire à Candie.

Le Grand Maître Villiers de l'Isle Adam, dont le nom est devenu illustre dans l'histoire par ce siège fameux, quitta Rhode le 1er janvier 1523.

Après diverses pérégrinations, il fixa le siège de l'Ordre à Malte, qui avait été donné aux Chevaliers le 21 mars 1530 par l'Empereur Charles-Quint, et s'y établit lui-même le 26 octobre 1530.

L'Ordre s'y illustra à maintes reprises et notamment sous le Grand Maître de la Valette en 1565, année où il soutint un nouvel assaut des infidèles, qui dura cinq mois, et fut repoussé victorieusement. Hélas ! cette période glorieuse fut clôturée par Bonaparte qui, se rendant en Egypte, s'empara de Malte, le 12 juin 1798, après un simulacre de siège, où la trahison rendit aisée le succès des Français.

L'Ordre fut expulsé de l'Ile. Paul Ier de Russie le prit sous sa protection pendant un certain temps. Il en fut même proclamé Grand Maître. A sa mort, l'Ordre devint errant. Il put cependant faire reconnaître son caractère souverain aux Congrès de Vienne et de Vérone, mais l'heure des combats était passée, celle des vicissitudes commençait. Ce n'est qu'en 1879, par la nomination du Prince Grand Maître Ceschi, a Santa Croce, qu'elle prit fin.

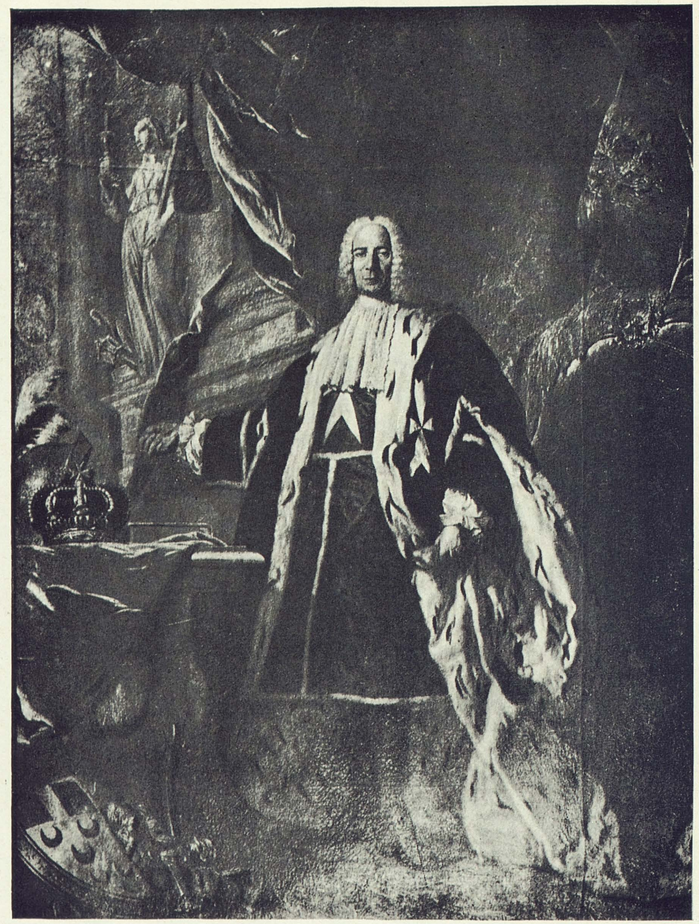
C'est de cette époque que date la magnifique efflorescence de l'Ordre dans le domaine de la Charité où il a conquis un éclat nouveau, bien digne de son origine et de son glorieux passé.

Sous l'ancien régime, l'Ordre était composé de neuf langues ou nations, à savoir : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Castille, Angleterre et Bavière. Chaque langue avait plusieurs grand prieurés et bailliage capitulaires. Chaque prieuré avait un nombre de commanderies, les unes magistrales ou de justice, les autres de grâce.

Les magistrales étaient annexées à la Grande Maîtrise, il y en avait une dans chaque grand prieuré. Les commanderies de justice étaient attribuées aux Chevaliers par voie d'ancienneté. Les commanderies de grâce étaient celles dont le Grand Maître ou les Grands Prieurs pouvaient nommer les titulaires.

Coll. du comte de Liedekerke-Beaufort.

PORTRAIT D'UN ENFANT
reçu de minorité dans l'Ordre de Malte



Coll. de Mme de Meester de Betzenbroeck, née Pinto.

LE GRAND-MAITRE PINTO DA FONSECA
(1741-1773)

La Belgique qui, jusqu'en 1789, faisait partie de la langue de France, comportait sept commanderies, savoir :

Villers-le-Temple, dont le revenu était de 32,000 livres;
Vaillanpont, rapportant 15,740 florins;
Tirlemont, 20,902 florins;
La Braque, 15,979 florins;
Caestre, 24,400 livres;
Le Piéton, 51,660 livres;
Slype, 41,000 livre, et
Chantraine, 10,972 florins.

Jusqu'en 1930, la Belgique fut rattachée au Grand Prieuré de Bohême-Autriche.

Nos confrères d'avant la révolution devaient faire preuve de huit quartiers de noblesse maternelle et paternelle, les premiers ascendants de chaque côté devant être nobles de naissance et non anoblis.

Depuis la constitution de l'Association Belge en 1930, seize quartiers sont exigés.

Aujourd'hui, l'Ordre est divisé en deux grands prieurés et en associations nationales.

Son activité est tout entière, comme nous le disons plus haut, consacrée aux soins des blessés et malades. Pendant la guerre mondiale, cette activité fut vraiment merveilleuse, car plus de 800,000 blessés furent soignés aux frais des Chevaliers, qui possèdent actuellement et entretiennent, outre l'hôpital de Tantur à Jérusalem, une vingtaine de centres hospitaliers répandus en Italie, Autriche, France, Allemagne et Angleterre.

L'Ordre espère, grâce au concours de son Association Belge, arriver à subsidier de nombreuses œuvres hospitalières en Belgique et même d'en créer une, lui appartenant en propre.

TROOSTEMBERGH.

Les Fastes de la maison de Ligne

La famille de Ligne est une des plus anciennes et des plus illustres de l'Europe. Les manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne permettent de faire remonter sa généalogie au commencement du XIe siècle, à Fastré, seigneur de Ligne, surnommé d'« Alsassen », ce qui confirme les documents des archives privées de la maison d'après lesquels les Ligne sont issus d'Héribrand d'Alsace qui, s'étant établi en Hainaut et ayant hérité, du chef de sa mère, la terre de Ligne, en prit le nom et brisa les armes d'Alsace en changeant les couleurs. Le château de Ligne, berceau de la nouvelle branche ainsi créée, est mentionné dès 1020.

Fastré de Ligne épousa, en 1311, Jeanne de Condé, fille du seigneur de Belœil. Le nom de cette terre ne devait plus se séparer de celui de Ligne.

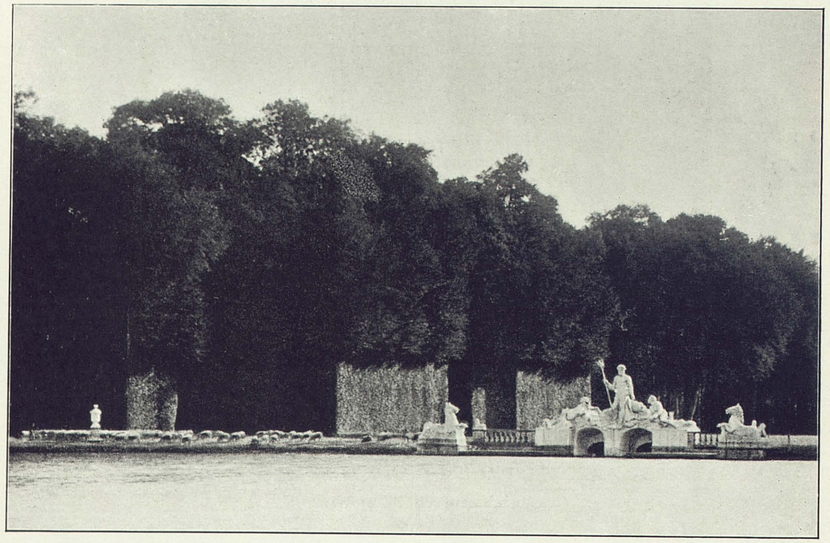
L'histoire de la noble maison que le palais de Belœil fait revivre dans ses tableaux de maîtres et les innombrables souvenirs d'art, précieux cadeaux de rois et d'empereurs illustres, nous montre ces seigneurs sans interruption maîtres de possessions immenses, alliés avec les principales maisons souveraines, chargés de missions, de fonctions et d'honneurs insignes, célèbres entre tous dans les croisades, les guerres, les tournois de chevalerie, affirmant à travers les siècles la valeur de leur race, la vérité de leur cri : *Transit cum sanguine virtus !* « La vaillance se transmet avec le sang »; portant haut leurs armes — d'or à la bande de gueules — et leur fière devise : *Quo rescumque cadunt semper stat linea recta !* « Là où tout se renverse, toujours la ligne reste droite ! »

Il n'est pas possible de citer ici tous les grands princes, tous leurs hauts faits, toutes les particularités intéressantes qui les concernent et qui seraient l'évocation merveilleuse d'une gloire tant de fois séculaire.

Faut-il rappeler : Mathieu, tué à la bataille des Eperons d'Or; Fastré, mort à Venise au retour d'une croisade fameuse; Michel, rétablissant Isabelle de Valois sur le trône d'Angleterre; Guillaume, faisant remporter à Albert de Bavière sa victoire sur les Frisons; Jean II, vainqueur à Othée; Michel IV, qui s'illustre à Monthléry; Jean, qui épouse la dernière héritière des Arenberg et qui forme la nouvelle dynastie de cette maison; Jean III, le vainqueur

Le futur
FELD-MARECHAL PRINCE CHARLES-JOSEPH de LIGNE
Chambellan de l'Empereur.

LE PRINCE-CHERI
au siège de Belgrade.



LE GROUPE DE NEPTUNE, par Henrion
à l'extrémité de la pièce d'eau de huit hectares.
Parc de Belœil.

d'Audenarde et de Grammont, qui reçoit les insignes de la Toison d'Or de l'empereur Maximilien lui-même; Antoine, surnommé le *Grand Diable,* tant à raison de ses exploits que de sa haute stature, créé prince de Mortagne par le roi d'Angleterre en récompense de la prise des places de Tournay, Mortagne, Saint-Amand et La Fère; Lamoral, ambassadeur fameux; Claude-Lamoral Ier, vice-roi de Sicile et gouverneur général du Milanais; Henri-Ernest, gouverneur du duché de Limbourg et Pays-d'outre-Meuse; Ferdinand, colonel des dragons de Ligne; Claude-Lamoral II, si valeureux au siège de Belgrade et à qui revient l'honneur d'avoir créé les jardins français de Belœil et d'avoir donné le jour à Charles-Joseph, qui sera une des illustrations de son époque.

LE PRINCE CHARLES-JOSEPH DE LIGNE

Né à Bruxelles, le 23 mai 1735, Charles-Joseph eût une éducation étrangement ballotée mais heureusement redressée par M. Delaporte, un habile humaniste du Collège Louis le Grand. Marié de bonne heure à Françoise-Xavière, princesse de Lichtenstein, il la laissa sans regrets pour courir à la guerre de Sept Ans. Il se distingue à Leuthen et à Hochkirchen. En 1759, il est choisi par le maréchal Daun pour aller porter, à Paris, l'annonce de la victoire de Maxen remportée sur les Prussiens. Il a conté d'une façon piquante son arrivée à la cour de Louis XV. Il se jette aussitôt à corps perdu dans la société parisienne, il fait la connaissance des roués, il est de toutes les fêtes, de toutes les extravagances, de tous les soupers. Il est partout chez lui. Sophie Arnould, Me Favart, la maréchale de Luxembourg, Me de Mirepoix, la comtesse de Boufflers, Me du Duffand, Mme Geoffrin, Me du Barry, accueillent, avec plaisir, cet étranger « qui est si Français ».

Ligne fait le pèlerinage de Ferney et passe huit jours chez Voltaire. Il rend visite à Rousseau, rue Plâtrière, puis lui offre un refuge dans sa terre souveraine de Fagnolle. La même année il tiendra de curieuses conversations avec Frédéric II.

A Bruxelles, sous Charles de Lorraine, la cour est « joyeuse, buvante et chassante ». Si Ligne fréquente le salon du directeur de théâtre d'Hannetaire, il donne aussi des fêtes splendides à toute la population.

Louis XV est mort. Ligne est de plus en plus attiré par Paris et Versailles. Après avoir été le dernier défenseur de Mme Du Barry, il est l'ami et le confident de Marie-Antoinette.

Le voici en Russie « jockey diplomatique ». Il plaît de suite à Catherine II qu'il appellera « Catherine le Grand ». Il repart pour Versailles où la reine l'attend; pour Belœil où il crée des jardins anglais et où il va recevoir le comte d'Artois; pour Mons où il est nommé gouverneur militaire. Sur un signe de l'impératrice, il est de nouveau en Russie et, dans une intimité fastueuse, il accompagne Catherine et Joseph II dans le féerique voyage en Tauride qui nous vaudra un petit chef-d'œuvre : ses *Lettres à la marquise de Coigny*. Il se prodigue, avec son fils, à la guerre contre les Turcs. Il est partout où il y a un bon mot à dire, un beau coup d'épée à donner, une fête à animer, une jolie femme à courtiser...

Mais son ami Joseph II est mort. Charles, son fils bien-aimé, a été tué à la guerre. La Révolution a fait tomber la tête de sa reine adorée et a confisqué Belœil. Ligne a ressenti profondément tous ces coups.

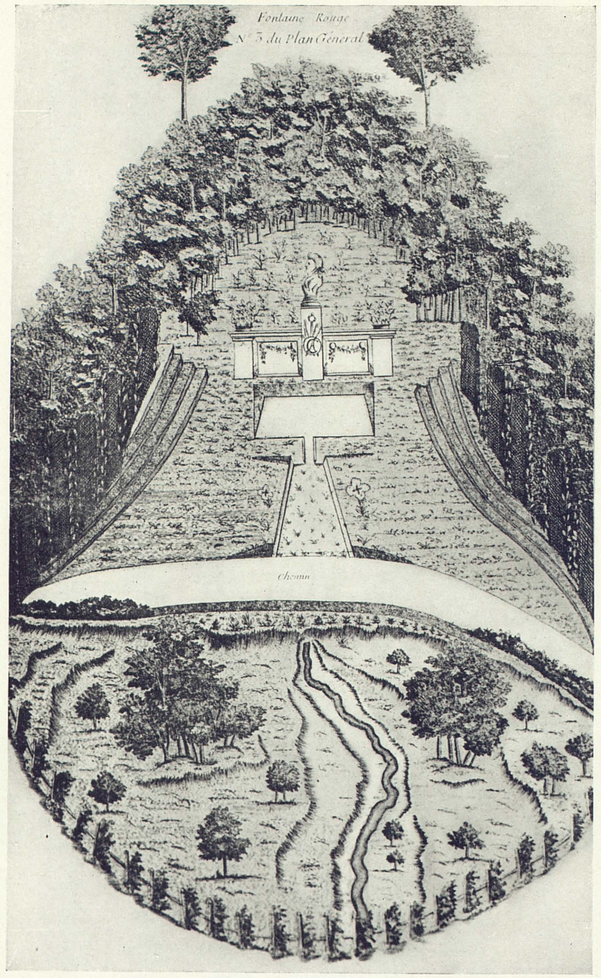
Réfugié à Vienne, pendant vingt ans, en proie à de cruels embarras d'argent, déçu de n'avoir pas été choisi pour combattre Napoléon, Ligne fait imprimer, sans relâche, quarante volumes de *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires* tout en laissant la matière de quarante autres pour ses œuvres posthumes. Tous les étrangers vont rendre visite à l'illustre vieillard dont on multiplie les traits d'esprits et dont Mme de Staël a fait connaître les belles pages. Le peuple de Vienne l'adore pour sa bonté.

Il meurt le 13 décembre 1814 au milieu des fêtes du Congrès. Ses funérailles furent pompeuses, magnifiques. Sa compagnie de trabans entourait le char; derrière venaient huit mille hommes d'infanterie, plusieurs escadrons de cavalerie, quatre batteries d'artillerie, toute la population viennoise qui le pleurait, une foule de maréchaux, de généraux de toutes les nations de l'Europe et, tête nue, l'empereur Alexandre et le roi Frédéric-Guillaume, rendant un dernier hommage à l'ami de Catherine II, de Frédéric II.

FÉLICIEN LEURIDANT.

Tableau de Victor Mottez.

L'Empereur Alexandre Ier
et le Roi de Prusse Frédéric-Guillaume
AU CHEVET DU PRINCE CHARLES-JOSEPH DE LIGNE
pendant le Congrès de Vienne.



Dessin de Le Rouge.

LES JARDINS DE BAUDOUR AU XVIIIe SIECLE
Le IIIe acte de l'opérette « Prince-Chéri » se déroule ici.

Les Plaisirs de Baudour

A mi-chemin entre Belœil et Mons, au milieu des bois, le château de Baudour, ancienne résidence des rois d'Austrasie, des comtes de Hainaut et des ducs de Bourgogne fut de tout temps un séjour de chasse.

Vers le milieu du XIVe siècle, les comtes de Hainaut avaient fait construire un château en style gothique. C'était un bâtiment carré aux fenêtres ogivales, doté d'un seul étage, surmonté d'une galerie masquant la toiture qui se présentait en plate-forme, avec au centre un belvédère surmonté d'une pyramide. Il était entouré d'un grand fossé d'eaux-vives; deux pavillons formant porterie précédaient une cour d'honneur. Une grandiose allée de tilleuls se prolongeait devant le portique.

Les bois n'empêchaient pas de jouir d'une jolie vue en amphithéâtre sur Saint-Ghislain, Mons et tout le Borinage. La forêt est ici traitée comme un parc dont les routes rectilignes marquent le dessin à la française. L'ensemble a toutefois un ton simple et orné « qui est plus jardin anglais que ceux qu'on fait tous les jours ».

Près du « Versailles Belge » qu'est Belœil, Baudour sera un autre Trianon. Pendant une longue période le séjour de Baudour sera préféré par le prince à celui de Belœil. Revenant de Bruxelles, de Versailles, de Vienne, de la guerre contre les Turcs, las du très beau et très grand Belœil, Charles-Joseph choisit les modestes portiques de Baudour pour se reposer et se divertir au milieu de ses amis. « Il y a dans cette maison, écrit-il, tout ce qui peut être bizarre, extravagant, fou même, avec la grâce du sujet qui doit toujours être la chasse puisque les cerfs, les sangliers et les loups viennent jusque sous les fenêtres de cette maison gaie et extraordinaire. »

Cette vieille demeure éveille chez le prince le souvenir de ses années d'enfance où il y passait trois ou quatre mois chaque année à apprendre singulièrement la chasse et l'économie sous la rude tutelle du prince Claude. C'est là qu'il dévora les *Commentaires* de César découverts dans la bibliothèque; c'est là qu'il fut le témoin des amours de son précepteur Duverdier avec Nanette Couteaux, la fille du bailli; c'est là aussi qu'un soir d'hiver,

dans une grande salle mal éclairée, il eut sa dernière entrevue avec son père...

A Baudour, Angélique d'Hannetaire est souveraine. Sauveur Legros rimera :

Un ange aimable embellit ce séjour
Le meilleur maître y tient sa cour.

1773-1776! s'écrie le prince. Trois années bien heureuses par un amour réciproque et plusieurs séjours à la campagne. Plaisirs doux et tranquilles sans un seul nuage.

Ligne a évoqué souvent les jours heureux passés à Baudour avec Angélique d'Hannetaire :

Le meilleur temps de ma vie, c'est celui où j'étais aimé d'elle. Le bonheur dont je jouissais avec elle à Baudour, avec des gens très aimables; sa belle âme et sa personne qui seule l'égalait en blancheur, je ne le sentis que lorsque je m'y arrachai. Je me rappelle encore avec plus de tendresse peut-être qu'alors que je fus assez bête un jour pour m'échapper d'une surprise et d'une fête charmante qu'elle me donna, pour aller assister à celles de Fontainebleau qui n'étaient pas pour moi; et que je quittai pendant la nuit pour me dérober à ses larmes, la grâce, la beauté, la candeur, si mal remplacées par tout ce que je trouvai à la cour... Angélique m'a aimé à fond; on ne peut pas aimer davantage...

Oh ! cher Gros, écrivait-il à son secrétaire, la mémoire ne me paraît pas un bienfait. Les scélérats seuls devraient en avoir pour leur servir de bourreau. Le souvenir du plaisir ne cause que des regrets cuisants; le souvenir des peines les prolonge. Baudour est terrible pour y penser ! Votre cœur, votre esprit, votre plume, votre crayon, votre gosier... qu'avons-nous dit, qu'avons-nous fait, qu'avons-nous vu de mieux depuis ce temps-là ?

Je crois qu'il est impossible d'être plus heureux que lorsque nous étions à Baudour, où aimant et aimé, j'étais entouré de tous les plaisirs, grâce à vous qui en étiez l'âme. Vos vers charmants, les surprises que me faisaient l'amour et l'amitié, les chants de nos petites sauvages qui couraient après nous dans la forêt... Je rapportais tout à l'ange de figure et de nom qui était notre point de ralliement : il m'était doux d'aimer ce que j'admirais !

Nous avons publié dans les *Annales Prince de Ligne* le curieux manuscrit que possède le prince Charles-Adolphe Cantacuzène : *Journal de Baudour ou l'Esprit de la campagne à l'usage de ceux qui s'y plaisent par différens auteurs qui ne s'y ennuient pas*. Ce *Journal* est un document unique et précieux qui nous permet de pénétrer dans l'intimité de cette douce retraite, au sein d'une compagnie charmante qui voyait la vie en rose et pour qui tout était prétexte à bouts rimés et à chansons. Nous y voyons

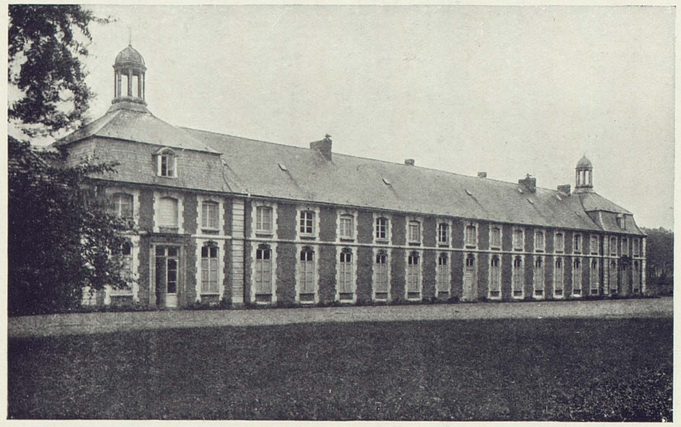
Institut Ossolinski, à Cracovie.

LE PRINCE-CHERI
peint par Isabey, pendant le Congrès de Vienne.

Une réplique de ce portrait se trouve au Musée du Louvre, où il est erronément renseigné comme le portrait du Prince de Talleyrand.

LE PRINCE CHARLES-ANTOINE-EMMANUEL DE LIGNE
fils du Prince-Chéri
Tableau de Le Clercq, gravé par Cardon.

Le portrait de Charles-Antoine a souvent été erronément reproduit pour celui de son père, le « Prince-Chéri » et, notamment, par L. Hymans, dans « Bruxelles à travers les âges », dans le « Larousse illustré », R. Paillot, L. Goemans, etc.



LE CHATEAU DE BAUDOUR
Etat actuel.

évoluer autour d'Angélique et du prince plus de trente personnages. Il y a là des militaires, des navigateurs, des écrivains, des musiciens, des artistes, des avocats, des voisins de campagne. Il s'y trouve des Belges, des Français, des Autrichiens, des Anglais, des Portugais : c'est une petite cour cosmopolite. Il y a là entr'autres Servandoni, le père d'Angélique, Eugénie et Anne de Fontenelle (les deux enfants d'Angélique et du marquis Desandroins), Desandroins lui-même, la comédienne Sophie Lothaire, amie d'Angélique, le général Pellegrini, le général d'Argout, lord Mulgrave, Bosschaert, le futur directeur du Musée de Bruxelles, le pamphlétaire Linguet, le bon Picard Antoine de la Place, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Arras, les avocats Offhuys père et fils, Grétry qui mettra en musique les chansons de l'abbé Pagès :

Chantons Baudour ! ce lieu délicieux
Est un séjour digne des dieux.
Un prince charmant y rassemble
Tout ce qui peut flatter les sens
Et l'on y voit fumer ensemble
Les autels de tous les talens.

Hélas ! il y aura trois de ces joyeux compagnons dont la tête tombera sur l'autel de la guillotine révolutionnaire.

Dans les *Fragments de l'histoire de ma vie* le prince écrit :

Que de jouissances pures on mène à la campagne. Je crois voir encore l'étonnement de ce pâtre de mes bruyères qui, ayant mis une grosse pierre dans son chapeau pour que le vent ne l'emportât pas pendant son sommeil, y trouva en se réveillant deux écus de six francs qu'Angélique y avait mis. Qu'on juge de sa surprise et de sa joie ! Combien de fois ne se frotta-t-il pas les yeux ? Et puis sa petite prière à Dieu en guise de remerciements. Chaque journée de Belœil et surtout de mon sauvage Baudour était une journée de fêtes. On était bon, pur et gai par nature et la naïveté du patois de vieille bonhomie gauloise.

Toute la compagnie s'ingénie à multiplier les fêtes en l'honneur d'Angélique et du Prince et on joue même la comédie dans ce dialecte picard qui devient si savoureux dans les environs de Mons.

Le sérieux se mêle toutefois aux frivolités. La société « qui ne s'ennuie pas » s'intéresse vivement aux mines de houille de Desandroins et les fouilles entreprises à Baudour tiennent beaucoup plus en alerte les hôtes que le prince lui-même. Celui-ci espère davantage trouver la pierre philosophale dans le gain du fabuleux procès engagé depuis tant d'années contre l'abbaye

de Corbie et si les moines du procès suscitent quelques quolibets, le litige qui est d'importance fait l'objet de graves controverses entre Linguet chargé de rédiger un mémoire et les avocats Offhuys père et fils. Tout le monde suit avec curiosité les expériences de l'abbé Tiroux, le chapelain du prince et le factotum de Baudour. Tiroux cultive les mûriers et fait l'élevage des vers à soie. Il ne fait pas que cela : il s'occupe aussi de la surveillance des travaux considérables que le prince a décidé d'exécuter à Baudour : démolitions, reconstructions, plantations et il s'efforce de limiter ces entreprises onéreuses : tâche ingrate entre toutes auprès du seigneur de céans ! Il est vrai qu'Angélique prend beaucoup de soins des intérêts du prince et que son zèle peut faciliter les mesures d'économie préconisées par l'abbé. Angélique est d'ailleurs très aimée dans le village et les jeunes filles de Baudour viennent chanter au château :

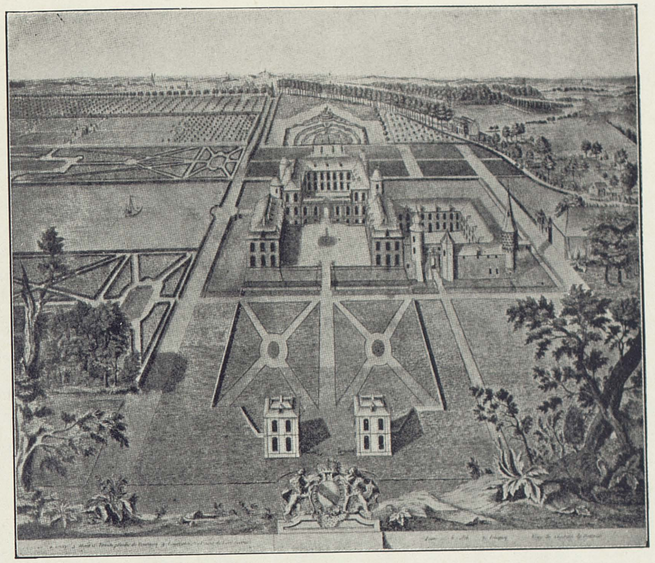
Du village de Baudour
Célébrons le beau séjour
Et dans notre encens rustique
Chantons la belle Angélique
Chantons, chantons,
Camarades, chantons.

Du pauvre elle est le soutien
A tous elle fait du bien.
A ses vertus sans mélange,
On dirait que c'est un ange.

Parfois l'animation de Baudour prend une allure guerrière : c'est le régiment de Ligne en garnison à Mons qui vient faire l'exercice dans le domaine de son colonel. Les brillants uniformes rehaussent les pelouses, les sonneries des cors de chasse sont éclipsées par les trompettes, les tambours, la musique qui joue la marche entraînante du régiment wallon; les cuisines sont pillées, car le colonel est prince, bon prince et nous savons qu'il ne regarde jamais à la dépense pour régaler ses soldats.

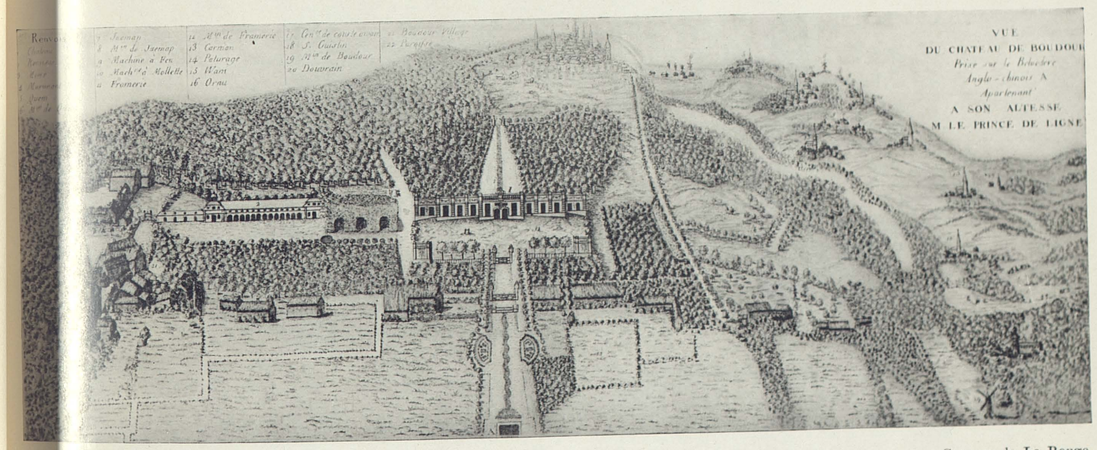
D'autres fois... Mais on n'en finirait pas d'évoquer toutes ces fêtes. Il faut lire le *Journal de Baudour,* cet « album amicorum » d'un genre nouveau, qui nous conte en chansons toute la douceur de vivre avec esprit du Prince Charmant et de ses hôtes. C'est le miroir d'une époque à jamais révolue, ce sont les derniers Trianons des Pays-Bas autrichiens.

FÉLICIEN LEURIDANT.



Gravure de La Marcade.

VUE PANORAMIQUE DE BELŒIL
au XVIIIe siècle.



Gravure de Le Rouge.

VUE PANORAMIQUE DU CHATEAU ET DU PARC DE BAUDOUR.

Cliché « Eventail ».

LE COMTE DE GAGES
Colonel des Gardes wallonnes

Les Régiments nationaux au XVIIIe Siècle

Alors que les régiments belges se couvrirent de gloire sur tous les champs de bataille, il est attristant de constater qu'ils n'ont guère intéressé nos historiens. Pourtant, les troupes wallonnes participèrent brillamment aux nombreuses guerres que l'Autriche eut à soutenir contre la Prusse d'abord, contre la République ensuite, tandis que les Gardes Wallonnes, émigrées en Espagne depuis 1706, s'y taillèrent une réputation magnifique, que couronna la défense de Saragosse, dirigée par de Saint-Marc et dont l'Espagnol Palafox recueillit la gloire, En un demi-siècle, la Belgique fournit vingt feld-maréchaux à l'Autriche et autant de commandeurs en chefs et de vice-rois à l'Espagne. Faut-il en dire davantage ?

Deux de ces beaux régiments, l'un à pied, l'autre à cheval, portèrent fréquemment les jolis parements roses des Ligne : ce sont ceux qui nous intéressent plus particulièrement.

Les régiments nationaux belges datent de 1706, quand la bataille de Ramillies livra le pays à l'Autriche. On créa alors sept régiments d'infanterie, trois de dragons et un de cavalerie. Chacun d'eux fut conféré à un colonel-propriétaire et placé sous les ordres d'un colonel-commandant; les soldats s'y engageaient à vie. Décimés par la guerre, on reconstitua avec leurs débris, en 1725, trois régiments d'infanterie et un de dragons; ce nombre varia peu pendant la domination autrichienne.

Parmi les premiers, les anciens régiments du prince Claude de Ligne et du comte de Gand fusionnés, furent attribués au lieutenant-général prince Claude de Ligne, père de Charles-Joseph. Par la suite, il passa successivement à Deynze, à Kaunitz (1774) et enfin, à Wurtemberg (1785).

Les anciens dragons de Ferdinand de Ligne, ceux de Holstein et le régiment de cavalerie devinrent les Dragons du feld-maréchal comte de Mérode-Westerloo et, à sa mort, survenue en 1732, ils passèrent au feld-maréchal prince Ferdinand de Ligne. Voilà donc nettement situés, les deux régiments qui nous intéressent plus particulièrement.

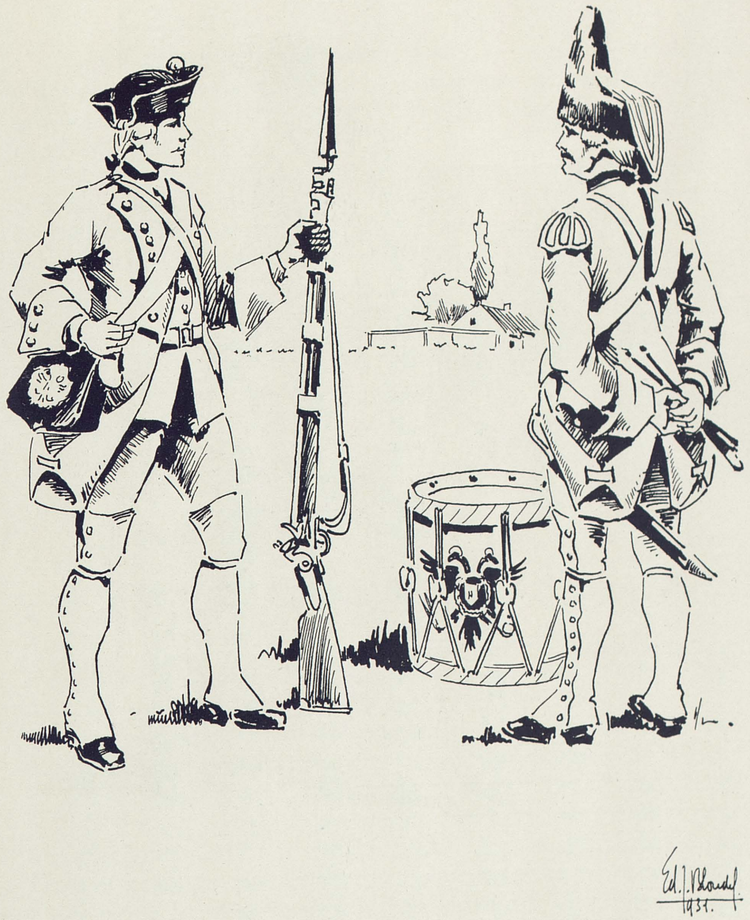
Toutes ces jeunes troupes, augmentées de deux régiments nouveaux en 1748, combattirent brillamment contre Frédéric II, pendant la guerre de Sept Ans et plus tard, en Bohême. En effet, ce furent les Dragons de Ligne, commandés par le comte de Thiennes, qui décidèrent en 1757, du sort de la bataille de Kolin. En récompense, Marie-Thérèse (anticipant en cela sur l'époque actuelle), les exempta du port de la moustache !

A la mort du prince Ferdinand (9 mai 1757), la propriété du régiment passa au comte Daun, qui l'*échangea* en 1758, contre les Cuirassiers de Löwenstein. L'année suivante, ils furent au comte de Saint-Ignon, en 1779, à Arberg et en 1790, à Latour. Leur réputation fut si grande et si durable que dans la guerre récente, les Dragons de Windischgraetz qui héritaient de leur passé glorieux, portaient encore leur fier emblème *A la fidélité et à l'honneur,* que François II leur avait décerné en 1791.

Après la paix de Hubertsburg, les régiments belges avaient enfin réintégré leurs foyers et, peu après, le prince Charles-Joseph de Ligne posséda, lui aussi, son régiment. Ce n'était pas, comme on aurait pu le penser, celui du prince Claude, mais l'ancien régiment de Prié (1706), devenu Saxe-Gotha et qui lui échut en 1771. Il le conserva jusqu'en 1802, et l'on constate avec surprise que quoique nos provinces passassent à la France, ces régiments nationaux belges se battirent contre les armées de la République en Allemagne et en Italie, avec le même acharnement qu'ils mirent plus tard à la défendre.

Outre les régiments dont nous venons de parler, d'autres troupes wallonnes acquirent une renommée immense : ce furent celles qui restèrent au service de l'Espagne, même après la cession des Pays-Bas. D'une trentaine au début, leur nombre tomba à trois seulement à la fin du XVIIIe siècle; c'étaient les régiments de Flandre (qui avait été créé en 1596), de Brabant (1719) et de Bruxelles (1734). On les incorpora dans l'armée espagnole en 1808.

Mais il y avait en plus, le Régiment des Gardes wallonnes, dont la réputation égalait celle des Mousquetaires du Roy. Créé en même temps qu'un régiment de Gardes espagnoles, en 1702, ses hauts faits constituent le livre d'or de la noblesse belge et il eut successivement pour colonels (avec grade de lieutenant-général), le prince de Croy, duc d'Havré, qui fut tué au siège de Barcelone, le marquis de Risbourg et le comte de Glymes de Brabant. Les gardes avaient des privilèges tout spéciaux et leur effectif atteignit jusque sept mille hommes.



INFANTERIE BELGE AU SERVICE DE L'AUTRICHE
Fusilier et Tambour de Grenadiers (1757-1763)

(Dessin inédit d'Edouard Blondel.)

Soldats flamands et wallons portaient le coquet uniforme blanc de l'armée autrichienne. Les régiments, portant le nom de leur colonel-propriétaire, se distinguaient entre eux par la couleur de leurs parements, revers et basques.

CAVALERIE BELGE AU SERVICE DE L'AUTRICHE
Soldat du Régiment des Dragons (1757-1763)

(Dessin inédit d'Edouard Blondel.)

Ce régiment célèbre, créé en 1725, s'illustra surtout pendant la Guerre de Sept Ans, sous le colonel Prince F. de Ligne, puis plus tard avec Baillet de Latour. Il portait l'habit vert aux ponceaux distinctifs ; veste et culotte paille.

Ils s'illustrèrent successivement pendant la guerre de la succession d'Espagne (1704-1714), au cours de la campagne contre le Portugal, aux batailles de Tortosa et de Saragosse et à la prise de Barcelone sous les ordres du général T'Serclaes-Tilly.

Le marquis de Lede les conduisit à la conquête de la Sardaigne et de la Sicile, puis en Afrique. Le marquis de Chateaufort les commanda au siège de Gibraltar, avant de prendre Oran (1726-1732). Le comte de Gages fit avec eux les campagnes d'Italie (1733-1748), tandis que le comte de Glymes les mena au Portugal (1762) et plus tard en Afrique (1783). Ils prirent part à la guerre de l'Indépendance et ce qui en restait fut finalement massacré en 1822, par les partisans de la Liberté qui ne toléraient pas l'étranger.

L. WIENER.

Le Doudou et la Procession de Mons

L'auberge où se passe le premier acte de l'opérette « Prince-Chéri » a pour enseigne « Au Grand Doudou ».

Ce *Doudou* est une de ces curieuses survivances folkloresques dont les origines remontent aux cortèges mi-religieux, mi-profanes du Moyen Age et dont la partie burlesque s'est singulièrement amplifiée au cours des siècles.

Ce fut en 1349 que la procession de la Trinité sortit pour la première fois, afin de combattre une terrible épidémie de peste qui désolait le pays de Mons et comme la maladie s'éteignit rapidement, on recommença chaque année, ce qui donna naissance à la fête communale. Le magistrat en grande pompe, le clergé et les couvents d'hommes en robes, les confréries et les corps de métiers avec insignes, les serments en armes : tous en étaient.

Les reliques étaient convoyées dans le char de Sainte-Waudru — le *car d'or* — qui était si vieux, si vieux qu'il remontait au paganisme. Certes, on l'a remplacé depuis, par un beau carrosse d'apparat, comme ceux qu'affectionnait Louis XIV. Mais ce nouveau char était tout jeune; pensez donc : il ne date que de 1699 ! On sait même qui l'a sculpté : c'étaient les doigts habiles de Charles-Joseph de Bettignies. Aussi, alors que les chevaux

seigneuriaux traînaient fièrement le vieux *car d'or,* ce sont les chevaux des brasseurs qu'on attèle, aujourd'hui encore, à son cadet.

L'importance du cortège s'accrut en 1405, lorsque la noble Confrérie de Saint-Georges, fondée en 1390 par Guillaume de Bavière, fils du comte de Hainaut, décida d'y prendre part. L'on y vit ainsi les seigneurs de Ligne, le sénéchal du Hainaut, les seigneurs de Boussu, de Trazegnies et bien d'autres, précédés d'un cortège qui représentait le triomphe de leur patron. Une statuette de la Vierge, que le peuple appelait la *poupée,* précédait un *Saint-Georges* à cheval, en costume de chevalier. Au cours du *lumçon,* il engageait le *Doudou* en combat singulier. Ce *Doudou* était un monstre fantastique, couvert d'écailles effrayantes et muni d'une queue longue et épouvantable et dont la pétulance s'accrût du jour où on lui adjoignit des *diables* et des *hommes sauvages.* Mais aussitôt accouraient sur leurs chevaux d'osier des *chins-chins* qui attaquaient toute cette engeance.

Les Serments et la Confrérie marchaient au son de leur air de bataille, qui les conduisit à la victoire en Espagne et même aux Pyramides. Et même, lorsque leur ordre périclita et que le Magistrat leur succéda en grand apparat, cette même musique aux accents entraînants, continua de scander la marche de la population assemblée :

Nos irons vir l'car d'or — A l'procession de Mon;
Ce s'ra l'poupée Saint-George ! — Qui no' suivra de long.

C'est l'Doudou, c'est l'mama,
C'est l'poupée, poupée, poupée,
C'est l'Doudou, c'est l'mama,
C'est l'poupée Saint-Georg' qui va !

Les dames du chapitre — N'auront pas du gambon,
Parce qu'elles n'ont pas fait — El' tour d'el' procession !

. . . . . .

Et savez-vous le crime qu'elles avaient commis, ces braves dames, crime dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nous ? Elles avaient, pendant les guerres de 1674 et 1675, écourté le parcours du Doudou, du car d'or, de Saint-Georges et la poupée ! Si l'on fut moins rancunier, lors des interruptions causées par les guerres de la première République et de 1914, c'est que les Montois, sans doute, avaient d'autres préoccupations.

L. RENIEU.

PRINCE-CHÉRI

Opérette en trois actes de MM. G. de Saix, M. Claude et P. de Wattyne.
Musique de Lionel Renieu.

Tour à tour spectateur, acteur et auteur, le prince Charles-Joseph de Ligne eut une existence qui tient plus d'un conte délicieux et primesautier que d'une vie réelle; aussi, la légende et le rêve y aidant, n'était-il pas naturel que l'on transportât le Prince lui-même en scène et qu'on en fît un héros d'opérette ou d'opéra-comique ? On pourrait même s'étonner, à juste titre, que cette aventure (la seule peut-être qui lui eût manqué de son vivant) ne lui soit pas arrivée plus tôt...

Une vie romancée et doctement historique n'eût offert qu'un intérêt documentaire. Et puis, le Prince-Chéri eût été le premier à protester contre des librettistes qui l'eussent pris autant au sérieux. Il fallait donc ne chercher dans l'histoire qu'une parcelle de vérité, donner une chiquenaude aux dates poussiéreuses et hop ! frapper les trois coups !

Acte premier. — Dans un joli relais des environs de Mons, intitulé *Au Grand Doudou,* la musique du régiment des Dragons de Ligne répète une nouvelle marche en attendant que le Prince, capitaine, qu'on ne connaît pas encore, vienne rejoindre sa compagnie.

Angélique d'Hannetaire et sa sœur Eugénie, ainsi que Rosalide, chanteuses du Théâtre-sur-la-Monnoye, sont venues au-devant de leurs parents qui arrivent de Paris : Nicolas d'Hannetaire et sa seconde femme Anémone, une duègne bien amusante.

Le prince arrive, lui aussi, avec Gustave-Eric de Sparre, son ami et compagnon d'armes, qui l'accompagne dans l'exil que lui vaut son désargentement. Mais s'il se plie à la volonté paternelle, en s'éloignant des cours et de leurs bonnes fortunes, sa belle humeur n'en est pas atteinte, et ne le voilà-t-il pas qui troque ses vêtements contre ceux du premier venu, en l'occurrence le rimailleur Sauveur Legros, dit Pinson du Parnasse, afin de vivre une aventure galante à la mode des scribouilleurs ? La rencontre

imprévue — et inespérée — de la jolie Angélique et de la hautaine Eugénie ne devait pas être étrangère à cette fantaisie.

Pauvre Sauveur Legros ! C'est avec vous que les auteurs ont pris le plus de privautés. Quant à Nicolas d'Hannetaire, il est pompeux et imbu de son importance; Eugénie ne pense qu'à se créer une situation par ses charmes, tandis qu'Angélique (la Cendrillon de la maison) est faite de grâce et d'espièglerie.

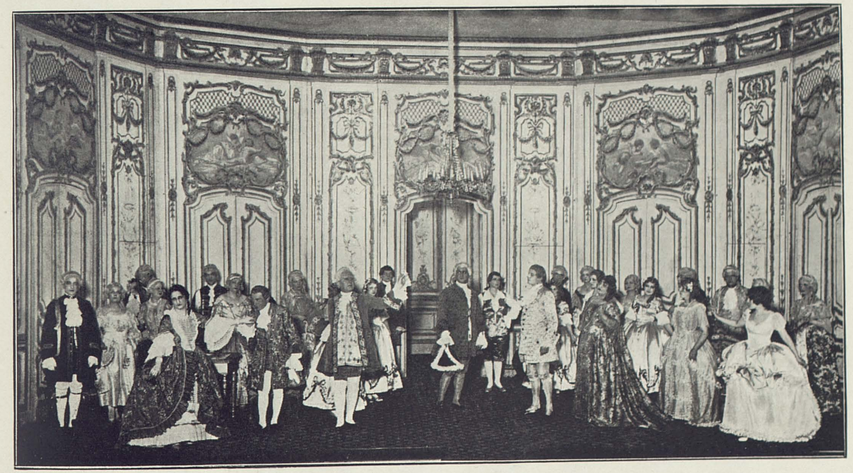
Sparre ébauche une amourette avec Angélique, et Charles se croira véritablement épris d'Eugénie. Mais leurs amours seront contrariées par la présence du faux prince de Ligne (Pinson), qui deviendra la coqueluche des d'Hannetaire. Jean-Nicolas ne jurera que par lui, Anémone ne pourra suffisamment l'admirer et Eugénie se voit déjà princesse ! Seule Angélique est naturelle et s'en soucie fort peu, car dès ce moment son cœur a parlé et la voilà attirée, malgré le déguisement, par le prince Charles-Joseph, le véritable Prince-Chéri...

Après s'être restaurés, les d'Hannetaire reprennent dans la soirée la diligence de Bruxelles et, tandis que le prince et de Sparre les iront rejoindre à franc étrier, une retraite militaire aux flambeaux anime le village de ses chants et de sa gaîté.

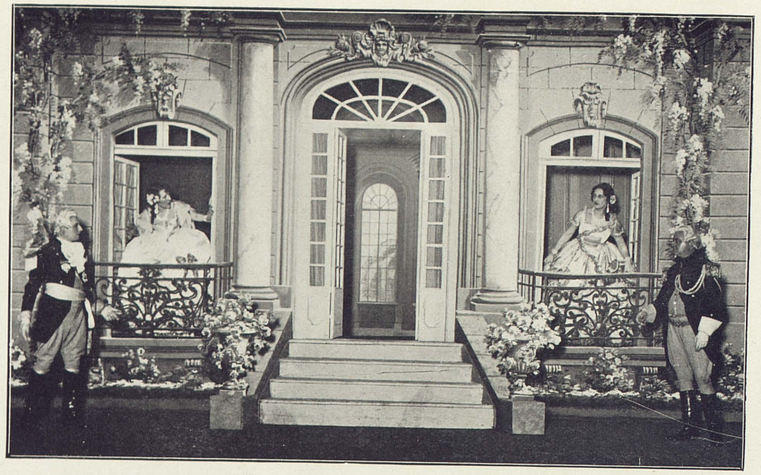
Acte II. — La scène représente le foyer du Théâtre de la Monnaie vers 1775; dans le fond, on aperçoit des danseuses qui s'exercent au foyer de la danse, pendant qu'au foyer même, le poète Pinson, qu'on prend toujours pour le prince de Ligne, achève la lecture d'un scénario de ballet. Les d'Hannetaire se pâment, Angélique, qui dit ce qu'elle pense, se fait réprimander... Puis les portes s'ouvrent, et l'on danse le *Ballet du Parnasse galant,* ou *Les Amours contrariées du valeureux Alcide et de la belle Amphitrite.*

C'est à ce moment qu'arrivent le comte de Sparre et le prince véritable, qui, sous le nom de M. Prunier, quémande un emploi au théâtre pour se rapprocher d'Eugénie. Afin d'être agréable au comte, d'Hannetaire l'engage comme souffleur et il entre aussitôt en fonctions. Mais la proximité de l'objet de ses désirs le prive de ses moyens, et une déclaration brûlante froisse profondément Eugénie qui ne vise à rien moins que de faire la conquête de Pinson, qu'elle croit être le prince. Anémone aussi, dont les vers ridicules n'ont pu le séduire, continue à brûler d'amour pour lui et lui accorde la main d'Eugénie afin de le maintenir auprès d'elle.

« PRINCE-CHERI », Ier Acte
« Au Grand Doudou », un relais des environs de Mons.



« PRINCE-CHERI », IIe Acte
Au Foyer du Théâtre de la Monnaie, en 1765.



« PRINCE-CHERI », IIIe Acte
A gauche, le Prince-Chéri et Angélique. — A droite, Eugénie et Sparre.

« PRINCE-CHERI ». Finale du IIIe Acte
Un pavillon du Château de Baudour
Anémone, d'Hannetaire — Angélique et le Prince-Chéri — Sparre et Eugénie

Pendant ce temps, Angélique s'éprend de plus en plus vivement du véritable prince, qui — sans s'en douter peut-être — apprécie de plus en plus sa grâce et ses qualités.

D'Hannetaire rassemble tout son monde afin d'annoncer les fiançailles d'Eugénie et de Pinson, — qu'on croit toujours être le véritable prince de Ligne, — mais de Sparre craint que les choses n'aillent trop loin; il veut présenter son ami Charles-Joseph sous son nom véritable et le découvre qui embrasse Angélique, au grand scandale de toute la société assemblée.

Aussi d'Hannetaire prie-t-il les deux amis de passer leur chemin et tandis que les chœurs chantent le bonheur des fiancés, Angélique sanglote, pauvre petite Cendrillon délaissée...

Le IIIe ACTE est situé dans les jardins de Baudour, où Angélique séjourna si longtemps par la suite. Les invités chantent la gloire du Prince de Ligne, qui revient colonel de la guerre de Sept Ans. Les honneurs du château sont faits par son ami de Sparre; il accueille la famille d'Hannetaire, venue de Bruxelles pour donner aux invités la primeur de *Cephalide ou les Nouveaux Mariages Samnites,* l'opéra-comique que le prince de Ligne destine à la Monnaie.

Ce dernier, qui ne s'est pas encore fait connaître des comédiens, se sent définitivement attiré vers la blonde Angélique, tandis que de Sparre lui préfère la brune Eugénie. Pendant ce temps, les d'Hannetaire arrivent en costumes pour jouer *Céphalide*. Eugénie s'est vite lassée du faux prince et supplie son père de ne pas lui imposer ce mariage. Sparre, décidément de plus en plus épris, démasque Pinson au grand dam de tous ceux qui n'avaient pas eu assez d'éloges pour lui.

C'est à ce moment que les portes s'ouvrent au haut du perron. Les valets en livrée, puis les trompettes des Dragons de Ligne se rangent sur les degrés et, au son de la marche du régiment, le prince véritable paraît. L'étonnement se cache sous les profondes révérences des invités et des d'Hannetaire, mais le prince n'a d'yeux que pour Angélique, qu'il relève et qu'il serre sur sa poitrine, tandis qu'Eugénie se donnera au comte de Sparre.

Nous avons détaillé l'argument du livret afin de mieux faire saisir les quelques points où il s'écarte de la réalité.

De fait, au moment où se déroule l'action, le prince n'était plus un jeune homme et dépassait la quarantaine. Eugénie fut véritablement sa maîtresse avant qu'il ne pensât à transférer ses affections à Angélique, qui

avait déjà eu deux enfants... d'un autre. Mais telle quelle, la trame de *Prince-Chéri* présente aux grandes personnes un joli conte de fées et remet à l'ordre du jour des personnages et un milieu qu'on avait trop oubliés.

Les auteurs ont intercalé avec adresse dans le texte des mots spirituels tirés des *Mémoires* du prince de Ligne.

Ce livret a le mérite de présenter des militaires et des actrices, personnages toujours sympathiques, au théâtre... et ailleurs.

La PARTITION est importante et fut mûrement étudiée avant de revêtir sa forme définitive. Il était évidemment tentant de composer de la musique XVIIIe siècle, mais celle-ci devient vite monotone, et une partition monochrome ne pouvait convenir à l'opérette. Malgré cela, plusieurs morceaux sont établis suivant la formule classique de l'époque, notamment le quatuor du premier acte, le trio de Cendrillon au deuxième et deux pastiches de musique du temps : une chanson (*Malheureuse Céphalide*) au troisième et tout le ballet classique qui commence le deuxième acte.

Pour le surplus, la partition se réclame de l'opérette classique française, un peu modernisée, avec de grands finales d'acte et des valses viennoises. Si elle ne sacrifie en rien au jazz, certains rythmes nouveaux y trouvent leur place : la dispute du deuxième acte a lieu — logiquement — sur un rythme de *one step* et au troisième acte, lorsque la duègne comique sent battre son cœur sur un rythme de l'avenir, c'est un tango qui traduit ces palpitations, tango sur lequel elle danse une gavotte avec son partenaire.

Deux rappels de musique ancienne ont lieu au troisième acte : des sonneries d'époque et la véritable *Marche du Prince de Ligne,* que le général baron Buffin a recueillie.

Les sentiments des principaux personnages sont traduits musicalement. Angélique a une chanson de gaîté à son entrée, une chanson sentimentale exprimant son désir d'être aimée et la valse entraînante de l'*Ombre de l'Amour,* sans compter un morceau classique au troisième acte. La tessiture du rôle est tendue et va de l'ut grave au contre-ré.

Le Prince chante un air militaire à son entrée puis une valse sentimentale, selon qu'il pense davantage à son régiment ou à ses amours; d'ailleurs tout son rôle exige, comme celui d'Angélique, un chanteur doublé d'un comédien. Il est écrit pour ténor, alors que celui de Sparre est attribué à un baryton et celui d'Eugénie à une mezzo.

Les ensembles sont développés et écrits à quatre voix. Celui de l'entrée du troisième acte, en chorale, a un motif sans accompagnement d'orchestre.

Angélique d'HANNETAIRE
(Mlle Nora Divry)
Costume du IIe Acte

Le père du Prince-Chéri : CLAUDE-LAMORAL II, PRINCE DE LIGNE, D'AMBISE ET DU SAINT-EMPIRE. Mort en 1766.
Médaillon en marbre du Château de Belœil.

SCEAUX DE WALTER, PRINCE de LIGNE (1250-1256)

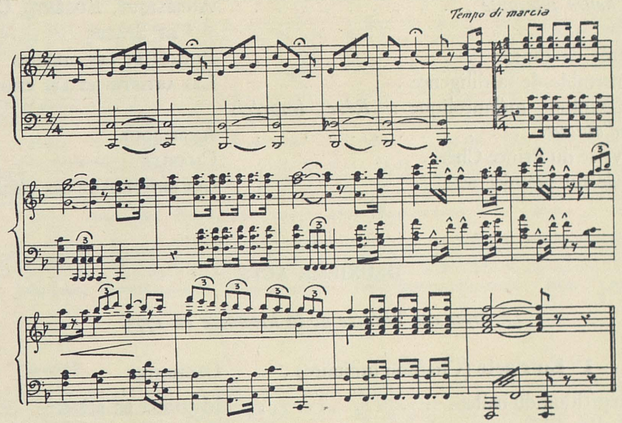
Au premier entr'acte, l'orchestre reprend la *Marche militaire,* au second il joue une *Suite de valses,* indiquant ainsi les deux courants de sentiments qui règnent dans la pièce.

La partition est éditée par Joubert.

La PREMIÈRE REPRÉSENTATION de *Prince-Chéri* fut donnée au Trianon-Lyrique, scène parisienne subventionnée, le 31 mars 1931 et la création en Belgique a eu lieu au Théâtre Royal de Liége, le 27 novembre de la même année.

LIONEL RENIEU.

La Marche des Dragons de Ligne



Cette marche, composée en 1757, fut notée par le lieutenant-général baron Buffin et harmonisée pour la musique des Guides, par le capitaine Prévost. M. Lionel Renieu l'a harmonisée pour orchestre symphonique afin d'en donner un rappel au début de la finale du IIIe acte de son opérette, où il l'a fait précéder d'une sonnerie militaire de l'époque.

Table Thématique

PREMIER ACTE

« Au Grand Doudou » — Un relais des environs de Mons.

	A. — **Ouverture**	Orchestre
1.	1*a* et 1*b* — Fête villageoise	Chœurs et danses
	1*c* — *Qu'il est bien, chacun le considè-rrrre*	Chœurs
2.	Duetto du Trop et du Trop peu	Charles et Sparre
3.	Air d'Angélique : *Est-il un destin plus étrange ?*	Angélique
4.	Quatuor du marivaudage : *O doux moment, heure plaisante*	Angélique, Eugénie, Charles et Sparre
5.	Entrée de Pinson	Pinson et les chœurs
6.	L'ensemble de la diligence	Les artistes et les chœurs
7.	Chanson mélancolique : *Rêve imprécis d'amour.*	Angélique
8.	La valse du Prince-Chéri	Charles
9.	Finale du premier acte	Les artistes et les chœurs

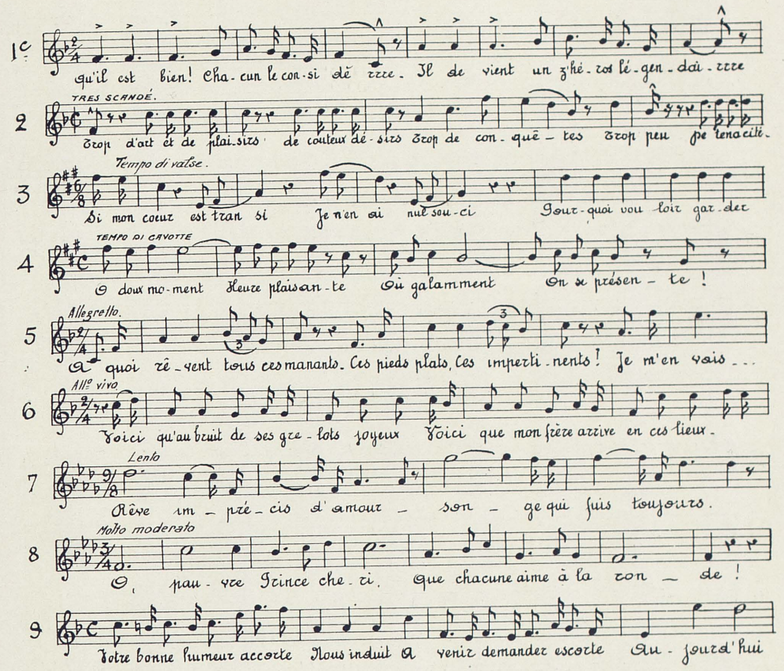
DEUXIEME ACTE

Le foyer du Théâtre de la Monnaie en 1775.

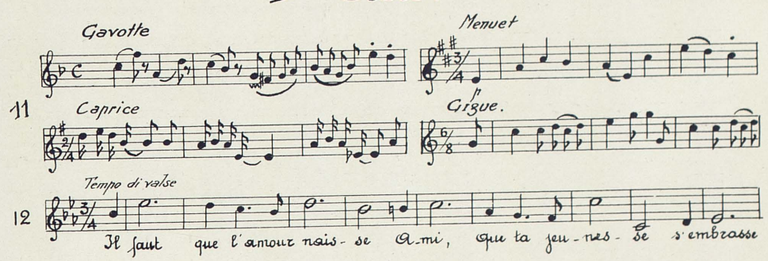
	B. — 1er **Entr'acte** (Chanson militaire)	Orchestre
10.	La répétition du ballet	Musique de scène
11.	Le Ballet du Parnasse galant :	Orchestre
	1. La Gavotte d'Aurore et de Zéphyre.	
	2. Le Menuet d'Eros et de Psyché.	
	3. Le Caprice d'Eros.	
	4. La Danse de la divine allégresse (gigue).	
	5. Finale.	
12.	Les Couplets du comte de Sparre : *Il faut que l'amour naisse.*	Sparre

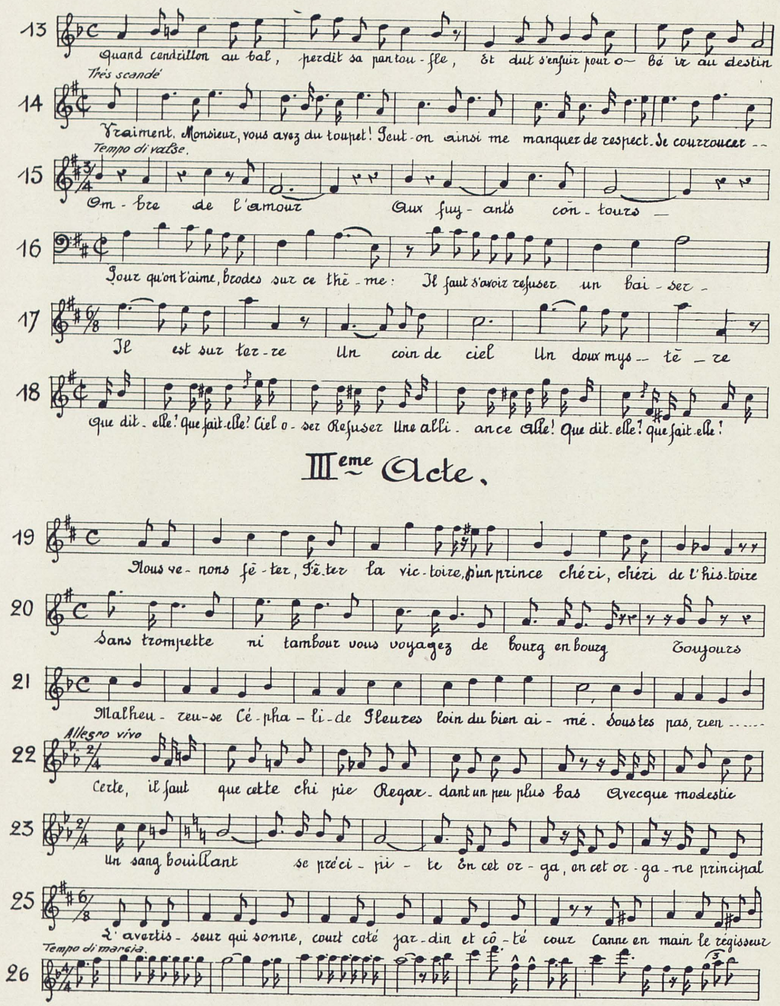
TABLE THEMATIQUE

Ier Acte.



IIème Acte.





13. Le Trio de Cendrillon : *Quand Cendrillon, au bal, perdit sa pantoufle* . . . . . — Angélique, Charles et Sparre
14. Duo de la Fâcherie : *Vraiment, Monsieur, vous avez du toupet !* . . . . . — Eugénie et Charles
15. *L'Ombre de l'amour* (valse d'Angélique). . — Angélique
16. Les Conseils à une jeune fille . . . . . — Anémone et d'Hannetaire
17. Duo d'amour : *Il est sur terre, un coin de ciel* . . . . . — Angélique et Charles
18. Finale du deuxième acte . . . . . — Artistes et chœurs

TROISIEME ACTE

Au château de Baudour.

C. — 2e **Entr'acte** (suite de valses) . . . — Orchestre
19. Chœur des Invités . . . . . — Chœurs
20. L'arrivée des Comédiens . . . . . — Artistes et danseuses
21. *Malheureuse Céphalide, pleures loin du bien-aimé* . . . . . — Angélique
22. Double-duo de la dispute : *Certes, il faut que cette chipie, Regardant un peu plus bas.* . . . . . — Angélique, Eugénie, Charles et Sparre
23. *Comme il palpal, Comme il palpite* (duo tango) . . . . . — Anémone et Pinson
24. L'Invocation à la pantoufle . . . . . — Charles
25. Couplets des Trois coups . . . . . — d'Hannetaire
26. Finale du troisième acte . . . . . — Artistes et chœurs

Argument du Ballet du Parnasse Galant

Ça, qu'un beau zèle vous dévore :
D'abord la gavotte d'Aurore
Et de Zéphyre, son amant...
Ecoutez l'argument.

N° 1. — La gavotte d'Aurore et de Zéphyre.

Zéphyre au souffle captivant
Vient pour éveiller son amie.
La belle Aurore est endormie...
Zéphyre l'admire en rêvant.

Il se balance en soulevant
Les fleurs humides de rosée
Et sa main de pleurs arrosée,
Sème des perles sous le vent.

Tout resplendit à l'Orient
Les fleurs brillent, le vent s'apaise,
Tandis que Zéphyre la baise,
L'Aurore s'éveille en riant.

N° 2. — Le menuet d'Eros et de Psyche.

Sous les rayons incarnadins
De l'astre éclatant du Parnasse,
Zéphyre amène aux beaux jardins
Psyché rêveuse et lasse.

N° 3. — Le caprice d'Eros.

Eros sourit, tout resplendit
Et le cœur de Psyché s'éveille
En faveur du divin bandit.
Aux baisers de Zéphyre et d'Aurore vermeille,
L'amour triomphe enfin... Merveille !

N° 4. — La danse de la divine allégresse.

L'Amour près de Psyché
A pris un air penché
Et dans la nation florale,
La joie, alors, est générale.

N° 4bis. — Finale.

(Extrait de *Prince-Chéri.*)

Cliché de M. Henri Liebrecht.

Eugénie d'HANNETAIRE,
dans « La Sultane »
Gravé par J. Chevillet, d'après le tableau de Le Gendre.

Musée de la Monnaie.

PORTRAIT DU COMEDIEN LARIVE
mari d'Eugénie.
Peint par Deveria et gravé par Lacour.

Les d'HANNETAIRE

Tant pis s'il se mêlait sous la Régence, quelque licence à la vie de Paris ! Elle se parait de tant de bonne grâce que le XVIIIe siècle s'en trouvait tout embaumé. C'était d'ailleurs, par excellence, le beau temps du théâtre et le règne incontesté des comédiennes en renom et des filles d'opéra. Et spectacles, comme actrices, de quitter la scène pour s'introduire dans toutes les classes de la société. Pas de seigneur qui n'eût sa salle de spectacles où jouaient les personnes de son entourage et les artistes en vogue; aucun petit bourgeois qui n'en voulût faire autant.

S'il en était ainsi à Paris, les choses ne se passaient pas autrement à Bruxelles. Le maréchal de Saxe y amenait Favart et aussi — pourquoi ne pas dire surtout ? — mesdemoiselles de Verrières et de Chantilly. A peine quittait-il la capitale, que le nouveau gouverneur, prince Charles de Lorraine, y rouvrait le théâtre de la Cour d'Orange et établissait des scènes dans ses résidences de Tervueren, d'Evere et de Mariemont. Pour ne pas être en reste, le duc d'Arenberg en faisait autant à Enghien et à Héverlé. Il y avait des théâtres dans les hôtels de Mérode et d'Ursel, chez lord Torrington et le marquis Desandroins, chez la comtesse de Grobbendonck et chez M. de Vaux, grand-fauconnier des Pays-Bas, et chez combien d'autres encore !

Mais si la mode suivait celle de Paris, deux personnalités la dominaient et lui donnaient une impulsion qui dépassait de loin les frontières. C'étaient le prince Charles-Joseph de Ligne, grand seigneur, féru de théâtre et d'Hannetaire, comédien qui voulait pénétrer dans le monde et qui, ma foi, n'y réussissait pas trop mal car la vie, à cette époque, côtoyait, par bien des côtés, l'opérette. Comment, par exemple, le prince de Ligne pouvait-il sans rire, expliquer au duc de Bourbon que l'harmonieuse musique des carillons de Sainte-Gudule, était la voix des canons de Belœil que son grand-père avait offerts au chapitre ? Ou que la délicieuse petite Christine, qu'il avait recueillie chez lui et qui faisait sa joie, était la fille de son fils Charles et d'Adélaïde Nones, une jolie actrice de la Monnaie. Ou encore, qu'il coupait deux campagnes guerrières, d'autant (ou de plus) de campagnes amoureuses... Mais si vous le permettez, nous en reparlerons tout à l'heure.

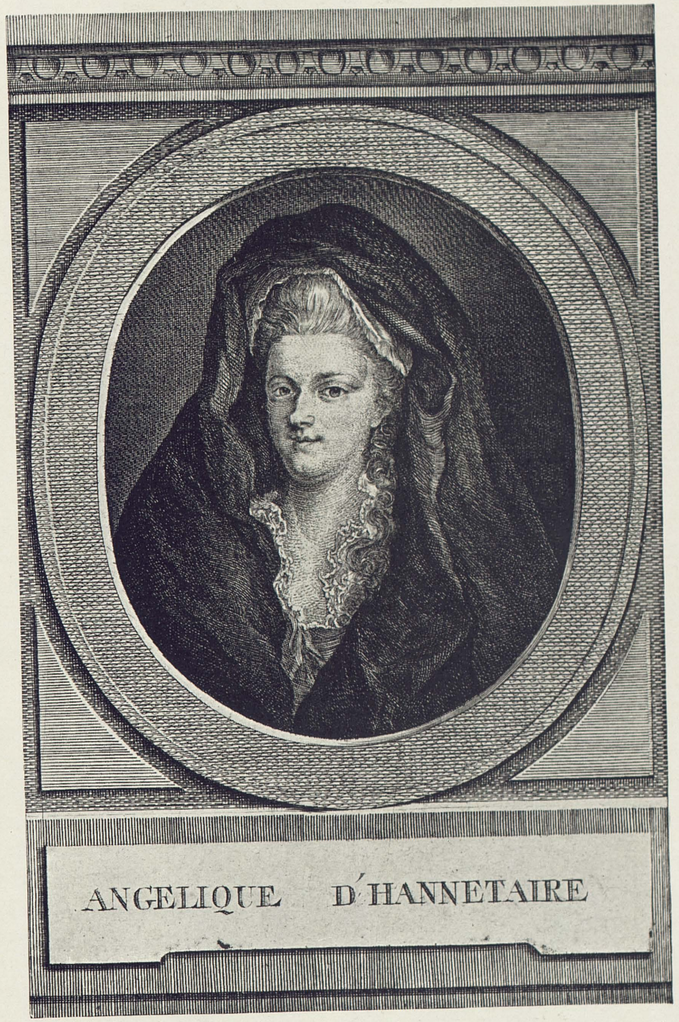
Revenons donc à Jean-Nicolas Servandoni d'Hannetaire, qui naquit à Grenoble en 1718 et mourut à Bruxelles en 1780. On a longtemps voulu voir en lui le fils du chevalier Servandoni auquel on doit la « Salle en décorations » des Tuileries, mais si les deux Servandoni furent en relations d'affaires, il ne semble pas qu'il y eut parenté entre eux.

Jean-Nicolas était un homme cultivé que ses parents avaient d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il préféra la carrière de comédien dans laquelle il brilla et écrivit de fines « Observations sur l'art du Comédien » qui eurent quatre éditions successives.

Après des débuts peu remarqués à la Comédie-Française, il rassembla une troupe et s'en fut à Aix-la-Chapelle, à Liége, puis à Bruxelles. C'était un homme adroit, qui sut profiter des circonstances et qui fit carrière à la Monnaie, de 1744 à 1771, tantôt comme comédien (il chantait agréablement les basses-tailles avant de tenir les rôles à manteau et les financiers, où il excellait) tantôt comme directeur. Il fit de la scène bruxelloise, l'une des premières de l'Europe. La troupe, qui jouait sous le nom de *Comédiens ordinaires de S. A. R.* (le prince Charles de Lorraine), comprenait des éléments de grande valeur et dont plusieurs, Larive, Grand-Ménil, Dazincourt, Saint-Phal et Van Hove entrèrent à la Comédie-Française. Les vedettes féminines étaient surtout des membres de la famille de d'Hannetaire : sa femme d'abord, ses filles Eugénie et Angélique et sa presque parente Rosalide, qu'on surnommait « les trois grâces ».

Après les déconfitures successives de Favart (1748), de Durancy (1753) et de Charliers (1755), d'Hannetaire reprenait la direction du théâtre et réussissait là où les autres avaient échoué.

Il avait, disait un pamphlet de l'époque, une « manière de femme, créature aimable et faite pour plaire à un galant homme ». Il s'agissait de Marguerite Huet, son épouse fortunée, qui tenait avec distinction les rôles de soubrette. En 1759, Jean-Nicolas préleva sur son patrimoine ce qu'il fallait pour acheter la baronnie de Haeren et n'en fut pas moins fier pour cela. Ses revenus considérables pour l'époque — ne parlait-on pas de 80,000 livres de rente ? — lui permettaient de tenir maison ouverte et entretenir une troupe d'amateurs que venait applaudir l'élite de la société. On y jouait des comédies à l'improvisade, dont on donnait le sujet séance tenante, et dont ses filles Eugénie et Angélique formaient le principal attrait. A en croire les gazettes du temps, elles avaient autant de bonne grâce que de talent et autant de légèreté que de bonnes grâces.



Cliché de M. Henri Liebrecht.

Buste de Godecharle.
ANGELIQUE (1765)

Mademoiselle Nora Divry,
ANGELIQUE (1931)

Marguerite d'Hannetaire mourait le 30 janvier 1767 et sa fille aînée, Eugénie, qui faisait partie de la troupe, reprit en chef, avec talent, les emplois de soubrette. Sa cadette, Angélique, avait débuté toute enfant au théâtre. Elle jouait les amoureuses (au théâtre aussi) et — accouplement pour le moins imprévu — les duègnes dans les opéras-bouffons. Une cousine, Jeanne Etiennette du Tarte, dite Rosalide, jouait les forts premiers rôles, mais son embonpoint prématuré l'éloigna du théâtre où sa fille lui succéda.

Il se passa à cette époque un épisode dont le souvenir s'est perpétué. Voulant honorer le prince de Lorraine, son protecteur, d'Hannetaire lui fit élever dans son parc, une statue aux pieds de laquelle il voulait placer les muses du théâtre, Melpomène, Thalie, Euterpe et Terpsichore, sous les traits des Trois Grâces et de sa nièce Victoire. Ce fut un joli scandale et l'occasion d'épigrammes que nous regrettons ne pouvoir reproduire ici.

D'Hannetaire se réfugia dans la gestion de son théâtre, qu'il avait fait réorganiser en association sur le modèle de la Comédie-Française. La société, qui jouissait pendant vingt ans, d'un privilège exclusif, était organisée à quinze parts et administrée par les artistes à tour de rôle; on les nommait par deux, pour quinze jours chacun. Ce système mena à des résultats si déplorables qu'après cinq années seulement (en 1772), le gouvernement y renonça et nomma le comte de Maldeghem commissaire près la Comédie de Bruxelles.

D'Hannetaire se retira du théâtre et épousa en secondes noces, Cathérine Janssens. Il mourut à Haeren, le 1er janvier 1780.

Pour le prince de Ligne, la guerre et l'amour étaient les occupations principales, sans compter toutes les autres. Comme tout le monde, il avait sa troupe de comédiens et ne dédaignait pas de monter lui-même sur les planches, mais il était bien mauvais acteur. Il fréquentait assidûment les salons de Haeren, où l'attiraient les beaux yeux d'Eugénie, tandis qu'après bien d'autres, Angélique accordait ses faveurs au marquis Desandroins dont elle eut deux enfants, — les demoiselles Anne et Eugénie de Fontenelle, — petit détail qui ne nuisait en rien à sa renommée. Le prince Charles-Joseph a beaucoup écrit sur le théâtre et ses *Lettres à Eugénie sur les spectacles* sont un modèle du genre. Mais il est piquant d'y lire combien il admirait déjà le talent d'Angélique, aussi n'est-il pas étonnant qu'à l'occasion du mariage de son fils Charles avec la princesse Massalka, il composa une comédie-pastorale qui fut représentée au château de Belœil, en présence des Dragons de Ligne et d'un grand nombre d'invités.

On lui doit aussi *Alcibiade, Les Embarras, L'Enlèvement, La Noce interrompue* et d'autres pièces encore. Etait-il étonnant, dans ces conditions, qu'il prit goût à ses interprêtes et qu'après avoir passé une couple d'années auprès d'Eugénie, il portât ses yeux sur Angélique, qu'il admirait depuis longtemps ? Aussi, après la création par la Comédie-Italienne, des *Mariages Samnites* de Grétry, écrivit-il pour elle *Les Nouveaux Mariages Samnites,* opéra-comique en trois actes dont il fit faire la musique par Vitzthumb et Cifolelli, et qui, d'abord représenté dans son hôtel de la rue du Bois-Sauvage, parut à la Monnaie, le 30 janvier 1777.

Délaissée par le prince, Eugénie reporta ses faveurs sur l'acteur Larive, nouvellement arrivé de Paris. Ancien amant de Mlle Clairon qui lui avait fait ouvrir les portes de la Comédie-Française en 1770, il était fort beau garçon et avait même du talent. Larive épousa Eugénie, passa quatre ans à Bruxelles et, le 29 avril 1775, fit son second début à la Comédie-Française dont il devint rapidement sociétaire. Après une vingtaine d'années de mariage, il divorça pour épouser une dame Van den Hove, veuve d'un pharmacien bruxellois et mourut à Paris, complètement oublié, en 1827.

Quant à Angélique, le marquis Desandroins lui fit une pension qu'il prélevait sur les revenus de ses mines d'Anzin, mais il continua d'être reçu à Baudour, où fréquentait aussi Grétry. C'est qu'Angélique n'était plus Angélique : elle s'était métamorphosée au contact de son prince charmant, qui s'éprit sérieusement d'elle et l'avait installée à Baudour, non loin de Belœil, où il pouvait aisément la visiter. Il se montra même d'une assiduité qui étonne dans sa vie sentimentale. Plus surprenante encore est la transformation du caractère d'Angélique qui s'adoucit et aima véritablement son Charlot. Aussi pendant les dix-sept années que dura leur liaison, se montra-t-elle pour lui, la plus délicieuse des compagnes

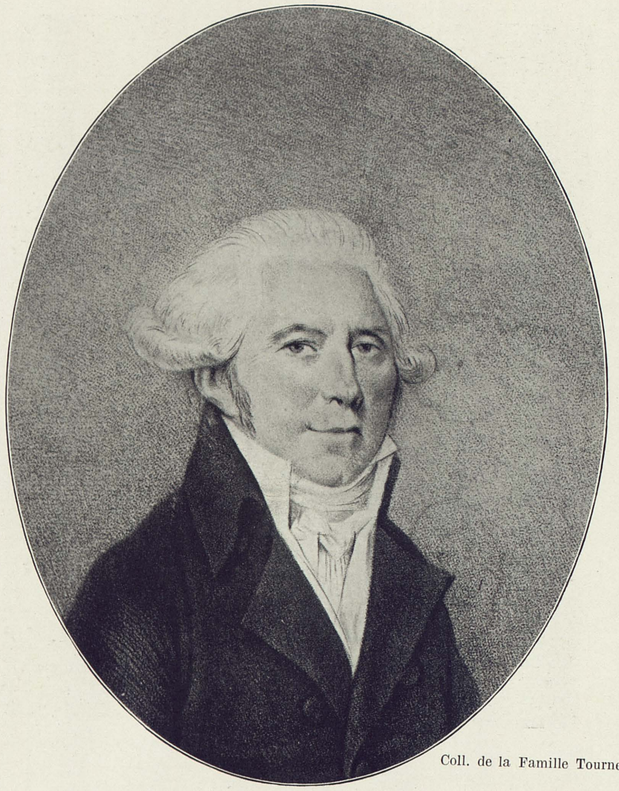
Angélique parut au théâtre, dans les rôles d'opéra, jusqu'en 1780. Après le départ définitif du prince, elle se retira à Paris où le maréchal vieilli continua de lui servir une modeste pension qu'il fut parfois bien en peine de lui payer. Angélique resta fidèle à sa mémoire, répandant autour d'elle un parfum de douceur et de bonté. Elle s'éteignit doucement au mois de mai 1822, huit ans après le maréchal.

Il reste d'Angélique d'Hannetaire, quelques méchants portraits, un buste de Godecharle et le souvenir d'une théâtreuse légère qui, au contact de Charles-Joseph, son Prince-Chéri, fut une amoureuse tendre et constante.

LIONEL RENIEU.

Coll. de la Famille Tournelle.

Anne de FONTENELLE,
fille d'Angélique d'Hannetaire.



Coll. de la Famille Tournelle.

JEAN-MARIE-STANISLAS, MARQUIS DESANDROINS.

Une aventure du Comte de Sparre

Faber a conté que les répétitions de la troupe d'amateurs du prince de Ligne manquaient parfois d'aménité; d'ailleurs, au théâtre, il n'en va pas autrement aujourd'hui. Toujours est-il que les yeux langoureux d'Eugénie d'Hannetaire amenèrent Charles-Joseph à critiquer — grands dieux ! — le talent d'un de ses comédiens.

Celui-ci prit la mouche et, plutôt que de lui demander raison ou d'en appeler à la vertu trop instable de la belle, il prit un parti moins banal et plus sage. Il quitta la ville et s'en fut tout simplement à Bordeaux. Après une audition heureuse, il fut engagé dans la troupe régulière du Grand Théâtre. On le prisa même si fort que le directeur lui compta mille écus pour chacune de ses six représentations et lui délivra une attestation qui constatait son succès.

Rentré à Bruxelles, il s'en fut aussitôt à la recherche de ses camarades, qui répétaient précisément une comédie nouvelle du prince de Ligne. Les demoiselles d'Hannetaire en étaient, les ducs d'Ursel et d'Arenberg également, ainsi que les principaux artistes du Théâtre de la Monnaie. Notre comédien remit au prince son précieux viatique et, au milieu du silence qui avait succédé aux cris de bienvenue, celui-ci termina sa lecture :

« ...En foi de quoi, ayant dûment constaté la satisfaction du public si difficile de Bordeaux, nous avons délivré le présent certificat à... »

— A qui ? Son nom ? clamait-on de toutes parts.

Et Ligne d'ajouter en lui serrant la main :

« A Gustave-Eric, comte de Sparre. »

L. R.

Sauveur Le Gros

Qui jamais réunit tant de talens divers ?
Il peint, dessine, grave et compose des vers,
Développe une voix dont on est idolâtre,
Fait des jardins anglais, brille sur le théâtre,
Pince de la guitare, est fertile en bons mots,
A de l'esprit enfin beaucoup plus qu'il n'est gros.

C'est ainsi qu'Hervé Marialla nous trace le portrait de Sauveur Le Gros, le secrétaire du Prince de Ligne.

Sauveur Le Gros naquit à Versailles, le 27 avril 1754. Son père était officier de la bouche de la maison du Roi. Il perdit sa mère dès le berceau et son père à l'âge de onze ans. Il reçut toutefois une éducation soignée au Collège de La Marche où il eut l'abbé Delille pour professeur. Il en sortit tout imprégné de royalisme, mais d'un royalisme qui admettait une admiration profonde pour Voltaire, Rousseau et les encyclopédistes.

Doté d'une figure agréable, il eut de bonne heure des aventures et sans doute l'une d'elles l'amena à affronter les orages du parterre.

C'est ainsi qu'on le trouve au Grand Théâtre de Bruxelles et que dans les salons de d'Hannetaire il fait la connaissance de Ligne.

Il devient indispensable pour fixer les heures joyeuses qui coulent dans la société du prince. Et de sa plume, en fables, couplets, dessins, sortent une série de cahiers qu'il intitulera *Journal de Baudour, Mes Babioles, Recueil d'ariettes...*

Il accompagne le prince dans la plupart de ses voyages, écrit une relation illustrée du voyage de Crimée malheureusement perdue, rédige le *Journal de Cléry,* s'occupe de l'imprimerie du prince, dessine et grave de nombreuses planches.

Le Gros s'est occupé de défendre les intérêts du prince exilé; il s'est démené beaucoup pour obtenir la levée du séquestre posé par la Révolution sur les biens de la maison de Ligne. Il avait donné ses deux fils à son maître. L'un mourut à la bataille de la Moskowa, l'autre, Emile, fut pour Charles-Joseph, jusqu'à sa mort, adjudant et secrétaire aussi dévoué que l'avait été son père.

Sauveur Le Gros est mort à Enghien, le 15 mars 1834. Il avait vécu dans sa retraite d'une pension allouée par le maréchal.

FÉLICIEN LEURIDANT.

Les familiers de Baudour

Sauveur LE GROS,
Secrétaire du Prince-Chéri.

Clichés de la Coll. Charles Maroy.

Portraits de l'Abbé PAGÈS, bibliothécaire, dessinés par Sauveur Legros.

Les familiers de Baudour

(Suite)

Cliché « La Vie Wallonne ».

ANDRE-ERNEST-MODESTE GRETRY

Compositeur liégeois, né en 1742, mort en 1813.

Ses opéras les plus célèbres sont « Le Huron » (1768). « Le Tableau parlant » (1769), « Les Mariages samnites », auquel le Prince-Chéri donna une suite, « Richard Cœur-de-lion » (1784), « La Caravane du Caire » (1784), que Grétry composa sur un livret du Comte de Provence, plus tard Louis XVIII, et qui fut représenté 506 fois à l'Opéra, « Raoul Barbe-Bleue » (1789), etc.

Le legs de son cœur à sa ville natale fut l'occasion d'un long procès.

L'Invocation à la Pantoufle

Oui, je t'aime, je t'aime et d'un cœur oppressé,
J'en perds la raison et le souffle !
Oh ! Sa pantoufle, sa pantoufle,
J'en vais devenir insensé !

Talisman de bonheur, sur mon cœur, je te presse
Et tu rends le repos à mon être angoissé !
On dirait qu'un miracle en ma vie a passé
Et je rêve et j'attends, en rêvant, ma maîtresse !

O pantoufle de Cendrillon
Que le Prince charmant ramasse !
En son rêve, ton charme passe,
Passe et repasse
Comme une aile de papillon !

Petit joyau, petite chose,
Tu resplendis plus qu'une rose
Et mon baiser sur toi se pose,
O pantoufle de Cendrillon !

A présent, Cendrillon par le Prince est suivie
Que mes pas, désormais attachés à ses pas,
De ce jour bienheureux, jusqu'au soir du trépas,
Soient guidés par l'amour au chemin de la vie...

(Extrait de *Prince-Chéri.*)

NOTICE HISTORIQUE

L'Imprimerie Weissenbruch fut fondée en 1755 par Pierre Rousseau, homme de lettres toulousain, qui, devenu conseiller aulique de l'électeur Palatin, duc de Bavière, eut l'idée d'éditer, à Liége, le Journal Encyclopédique, auquel collaborèrent toutes les célébrités littéraires de l'époque.

Ce périodique, qu'il dirigea de concert avec son associé et beau-frère Charles-Auguste-Guillaume de Weissenbruch, — devenu dans la suite le beau-fils de Marc-Michel Rey, le célèbre éditeur d'Amsterdam, — eut un retentissement considérable. Il constitua la genèse de la fondation de la Société Typographique de Bouillon, qui, établie dans cette ville en 1769, prit bientôt une extension européenne. En effet, la collection de livres et publications sortis, à cette époque, de ce très vaste établissement d'imprimerie, embrasse, peut-on dire, l'universalité des connaissances humaines.

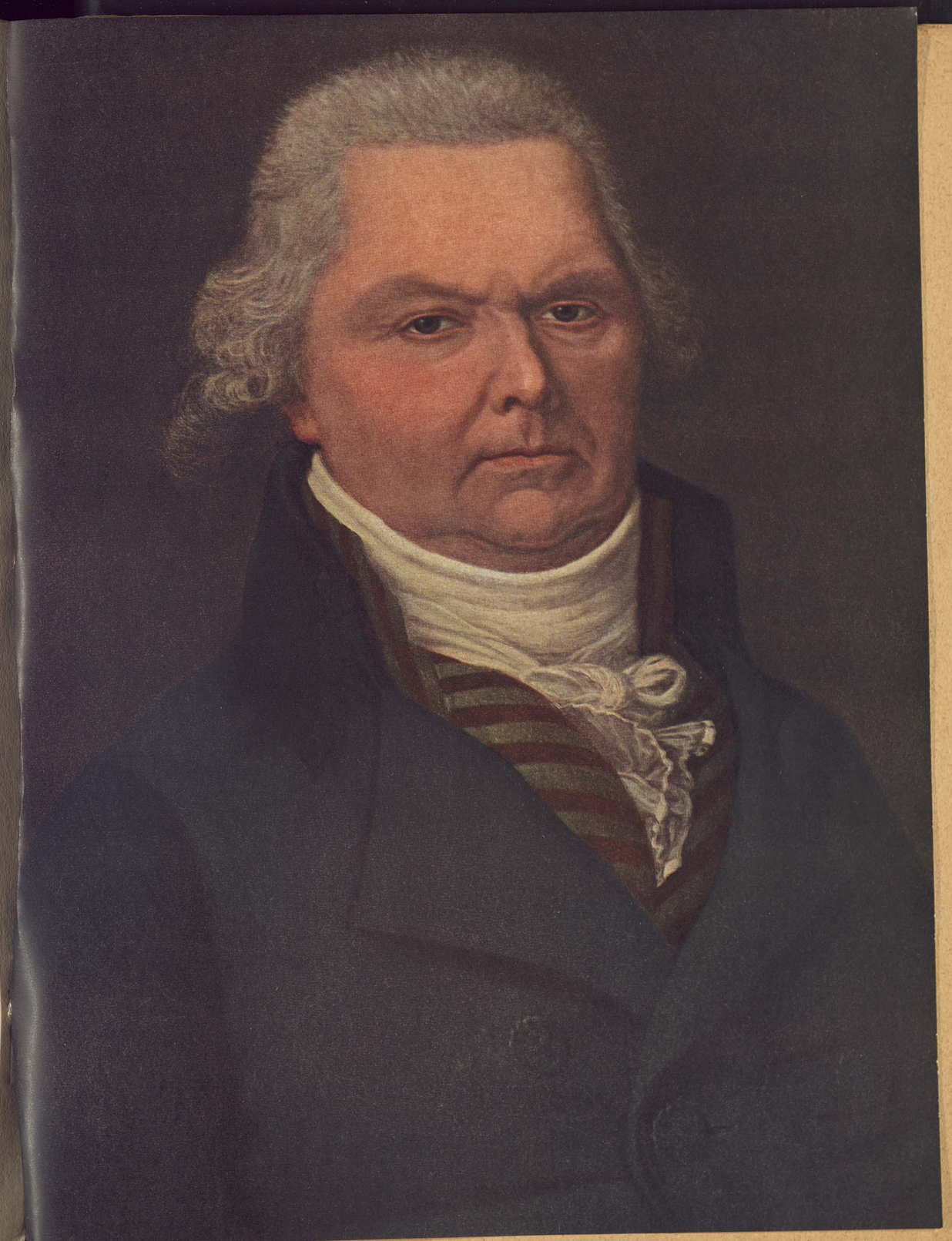
En 1793, le Journal Encyclopédique se fondit dans l'Esprit des Journaux, qui perdura jusqu'en 1818. En 1795, la Société Typographique fut transférée à l'hôtel de la Corporation des Brasseurs, place du Musée, à Bruxelles. C'est là que Charles-Auguste-Guillaume de Weissenbruch édita, avec la collaboration d'illustres proscrits français, le Mercure Belge (1817 à 1820), le Journal Général des Pays-Bas (1815-1819) et le Journal de Bruxelles (1820).

En 1826, Louis-Jules-Michel de Weissenbruch, Imprimeur du Roi, continua les traditions paternelles, préparant avec son Constitutionnel (1826) le mouvement révolutionnaire de 1830. Sa fille, Marguerite-Nanine, lui succéda en 1851, et c'est sous ses auspices que la Revue de Belgique vit le jour.

En 1882, — le siège de l'Imprimerie ayant été transféré à son emplacement actuel, — l'œuvre, déjà plus que centenaire, fut continuée d'abord par un neveu, M. Paul de Weissenbruch, puis, en l'année 1906, par Melle Marguerite de Weissenbruch, sœur de ce dernier.

En 1910, M. Louis de Weissenbruch fonda l'actuelle Société Anonyme M. Weissenbruch, dont le siège social est : 49, rue du Poinçon, à Bruxelles. Son fils, M. Pierre de Weissenbruch, assume à présent la direction de la Société, qui poursuit ses traditions en se perfectionnant dans toutes les méthodes d'impression modernes.

Portrait de
CHARLES-AUGUSTE-GUILLAUME DE WEISSENBRUCH
1769-1826



VP73

M. WEISSENBRUCH